

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Chine trois fois muette*  
*Leçons sur Tchouang-tseu*  
*Études sur Tchouang-tseu*  
*Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie*  
*Contre François Jullien*  
*Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements*  
*Quatre essais sur la traduction*  
*Lichtenberg*  
*Un paradigme*  
*Esquisses*  
*Une rencontre à Pékin*  
*Une autre Aurélia*  
*Demain l'Europe*

JEAN FRANÇOIS BILLETER

## *Pourquoi l'Europe*

RÉFLEXIONS D'UN SINOLOGUE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2020

LES réflexions que voici portent sur la Chine, puis sur l'Europe ; sur le passé chinois, puis sur l'avenir de l'Europe. Je considère que le passé chinois se caractérise principalement par une tradition politique. Par elle s'expliquent la continuité de l'histoire chinoise et le caractère propre de la Chine. Je vais la comparer avec notre tradition politique. Ce sera le moyen de faire ressortir ce qui les distingue et d'éclairer le présent, car aujourd'hui elles s'affrontent. Elles se heurtent en Chine même depuis un siècle. Maintenant que la Chine est devenue une grande puissance et qu'elle étend partout son influence, elles s'affrontent aussi en Europe.

En Chine, les forces de progrès, qui se sont continûment inspirées de notre tradition politique depuis une centaine d'années, ont subi défaite sur défaite. L'ambition des hommes qui sont au pouvoir à Pékin aujourd'hui est de les vaincre une fois pour toutes en Chine et de les affaiblir partout ailleurs. Leur premier intérêt est de faire disparaître toute idée susceptible de remettre en question leur pouvoir. Le fantôme de la liberté ne doit plus surgir nulle part. Leur deuxième intérêt est de faire main

basse sur toutes les ressources qu'il leur faut pour faire de la Chine la première puissance et pour qu'elle le reste. Ils savent ce qu'ils veulent tandis que l'Europe ne sait plus où elle va. Elle n'a pas de vision de son avenir. Cette situation m'inquiète doublement. D'abord parce que je suis Européen et que l'Europe est menacée. Ensuite et plus profondément, parce que, si elle cédaux aux mauvaises passions qui renaissent sans cesse en elle et aux puissances extérieures qui veulent la diviser et la dépecer, bref si elle perdait la maîtrise de son destin, quelque chose d'essentiel serait perdu. Je souhaite dire quoi.

Pour faire tenir ces réflexions dans ce bref essai, je m'en suis tenu à l'essentiel. C'est un raisonnement que je propose au lecteur. Mon but n'est pas de prouver, mais de faire réfléchir.<sup>1</sup> Mon raisonnement étant fondé sur l'histoire, c'est par elle qu'il faut commencer.

1. Comme Stendhal, "je supprime les détails historiques qui, en arrêtant l'attention, diminueraient la clarté du point de vue général que je veux faire remarquer au lecteur." *Vie de Rossini* (Gallimard, 1992, coll. Folio), p. 152.

## LA CHINE ANCIENNE

PENDANT longtemps, les connaissances que j'accumulais sur l'histoire de Chine se sont mal ajustées les unes aux autres, puis un jour, à ma surprise, elles ont commencé à se présenter à moi comme un vaste panorama, pareil aux rouleaux que peignaient les peintres chinois d'autrefois et que l'on déroulait devant soi sur la table. Par la suite, je me suis demandé ce que c'est qu'être européen face à la Chine et ce que c'est qu'être chinois, ce qui m'a conduit à m'interroger sur la causalité dans l'histoire. Il fallait la prendre en enfilade, comme une suite de causes et d'effets menant jusqu'au présent. Le passé était-il fait d'enchaînements multiples qui se mêlaient de façon inextricable ou y en avait-il qui jouaient dans la durée un rôle déterminant et donnaient à la Chine et à l'Europe leur caractère particulier? J'ai trouvé que le caractère de la Chine tenait à une tradition politique qui lui était propre, centrée sur une certaine conception du pouvoir et de son exercice.

Pour que je le comprenne, il a fallu la rencontre d'un fait et d'une idée. Le fait était la fondation de la dynastie des Zhou<sup>1</sup> dans le nord

1. J'utilise la transcription *pinyin* des mots et noms chinois, qui a été conçue par les meilleurs linguistes de la

de la Chine, aux alentours de l'an 1050 avant notre ère. Un régime nouveau a été inventé à ce moment-là pour répondre à une situation imprévue. Ce régime est devenu la matrice de tous ceux qui se sont succédé jusqu'à la fin de l'empire en 1911 et à laquelle revient à sa façon le régime actuel. Cela n'était pas écrit d'avance, mais c'est ainsi que les choses se sont passées. Quant à l'idée, je l'ai rencontrée dans le *Traité théologico-politique* de Spinoza. Ce n'est pas la nature, dit en substance le philosophe, qui confère à chaque peuple ses qualités particulières, sa manière d'être spécifique et les idées qui lui sont propres. Ce sont exclusivement, dit-il, les lois qu'il se donne, puis les mœurs qui en découlent. Ses lois, c'est-à-dire son organisation politique. La rencontre de ce fait et de cette idée m'a fourni la clé de l'intelligence de l'histoire chinoise à laquelle je suis ensuite peu à peu parvenu. L'idée a éclairé les données historiques, ces données ont confirmé l'idée.<sup>1</sup>

République populaire de Chine. Elle est élégante et précise, mais attribuée à une partie des lettres de l'alphabet latin d'autres valeurs que le français. Quand cela me paraîtra utile, je fournirai en note une prononciation française approximative. Zhou se prononce *djeau*.

1. Le passage-clé est reproduit à la suite de la note sur Spinoza, p. 135. Il est le point de départ de l'*Essai sur*

C'est donc de l'invention des Zhou qu'il faut partir pour comprendre la tradition politique chinoise. Si tu redoutes, aimable lectrice ou lecteur, d'être entraîné dans des contrées si lointaines et des siècles si reculés, songe à ceci : quand nous parlons de notre propre histoire, nous trouvons naturel de remonter à la cité grecque, où est née notre idée de la politique, et à la république romaine, autre fondement de notre civilisation. Une même démarche s'impose du côté chinois. Je vais d'abord rapidement dérouler devant toi le cours de l'histoire chinoise des Zhou jusqu'au commencement des temps modernes. Je reprendrai ensuite le fil de cette histoire pour en dégager ce que j'appelle la tradition politique chinoise.

La fondation des Zhou ne nous est connue par aucun témoignage direct ni aucun document d'époque, mais on peut la reconstituer d'après la tradition qui en est issue et qui n'a cessé de célébrer rétrospectivement ce moment premier. Il s'agit de la tradition confucianiste, que nous appelons ainsi parce que Confucius (env. 551-479) s'est efforcé de la restaurer pour remédier aux maux de son époque.

*L'histoire chinoise, d'après Spinoza* qui forme la seconde partie de *Chine trois fois muette* (Allia, 2000). Cet essai contient des développements que je ne reprends pas ici.

Précision : Comme de nombreuses expressions que nous utilisons pour parler du passé chinois, celle de “tradition confucianiste” nous induit en erreur et nous empêche d’appréhender la réalité historique. Les Chinois ne parlent pas de “tradition confucianiste”, mais de “tradition *ru*” ou plutôt de “l’école des *ru*”, *rujia*<sup>1</sup>. Le terme *ru* 儒, dont l’origine est mal connue, a désigné à partir de la fin de l’Antiquité pré-impériale et sous l’Empire des conseillers du prince, plus particulièrement ceux qui se référaient à la tradition écrite où était transmis le souvenir lointain de la fondation des Zhou. Le terme ne fait pas référence à Confucius. Le chinois ne connaît pas de mot qui corresponde à notre “confucianisme”, mais une demi-douzaine de termes qui désignent des phénomènes historiques distincts, quoique liés entre eux, et que nous confondons faute de pouvoir les nommer.

Retour à l’histoire : la dynastie des Zhou a été fondée à la suite d’une victoire militaire qui a mis fin à la dynastie précédente, celle des Shang. Elle a été remportée par des chefs d’armées qui s’étaient alliés pour la circonstance. Ils ont eu l’idée de pérenniser

1. *Jou, jou-tsia.*

leur victoire en transformant leur alliance en une institution durable. Ils ont décidé qu’ils seraient frères et que leur fratrie serait rigoureusement hiérarchisée. Le premier d’entre eux est devenu roi, *wang*. Ils ont créé un système dans lequel les relations de parenté, la répartition du pouvoir et la vie religieuse coïncidaient. La vie religieuse, c’était le culte des ancêtres, qui a pris une importance grandissante à mesure que cette aristocratie s’est étendue et multipliée : il assurait sa cohésion et, par les lignées, sa pérennité.

Telle est la matrice originelle. Elle réunit des traits qui ont caractérisé la société chinoise à travers toute son histoire et ont perduré jusque dans un passé récent malgré les transformations et les bouleversements que cette société a connus par ailleurs : le pouvoir était calqué sur les relations familiales, la famille était une structure de pouvoir et la hiérarchie était le principe organisateur des deux, manifesté en toute occasion par les “rites”. Le culte des ancêtres conférait à cette organisation sa dimension transcendante. Depuis cette haute époque et jusqu’à aujourd’hui, toutes les autres formes de vie religieuse ont été secondaires. Elles ont été soit contrôlées et instrumentalisées par le pouvoir, soit réprimées quand elles sont devenues menaçantes.

Reprenons le fil de l'histoire. Les fiefs que se sont attribués le roi des Zhou et ses compagnons se sont développés. Ils sont devenus des principautés, puis *de fait* des États indépendants. Ces États ont développé des méthodes de plus en plus efficaces de contrôle des populations, d'exploitation de leur travail, de conscription et d'organisation militaire, de production proto-industrielle. Ceux de la périphérie se sont étendus vers l'extérieur et sont devenus des grandes puissances. Ils se sont livrés des guerres dévastatrices qui ont donné son nom à une époque, celle des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant notre ère : on parle en français des "Royaumes combattants", traduction contestable du terme chinois *zhanguo*<sup>1</sup> : c'étaient des États (*guo*) qui se faisaient la guerre (*zhan*). Ils ont développé durant cette période l'État centralisé qui s'imposera ensuite à l'échelle de l'Empire. Ce développement a eu ses théoriciens. On les appelle en français les "légistes", traduction malheureuse du terme *fajia*<sup>2</sup>, littéralement "l'école des lois". Les "lois" en question, *fa*, sont des "méthodes" (le terme est ambigu en chinois) d'exercice du pouvoir. Ce sont le secret, le renseignement,

1. *Djanne-kouo*.

2. *Fa-tsia*.

la manipulation et les deux leviers essentiels des récompenses et des peines, c'est-à-dire des avantages offerts à ceux qui obéissent et des sanctions infligées aux récalcitrants. Ces théoriciens recommandent aussi le contrôle absolu du souverain sur ceux qui le servent. Il doit se méfier d'eux et se rendre impénétrable.<sup>1</sup>

De ces guerres est né l'Empire. Les armées de l'État de Qin<sup>2</sup>, situé à l'ouest, dans l'actuel Shanxi<sup>3</sup> et qui passait pour arriéré, ont remporté des victoires qui ont permis au prince de Qin, qui était devenu "roi", de se proclamer "Premier Empereur" *shi huangdi*<sup>4</sup> et fondateur d'une dynastie qui devait durer jusqu'à la fin des temps. Cela s'est passé en 221 avant notre ère. Ses conseillers, qui étaient des légistes, ont imposé en quelques années, à une Chine épuisée et divisée, un ordre unitaire. Ils ont appliqué leur doctrine. La conséquence a été double : ils ont posé les fondations de l'Empire, mais l'ont fait avec une si impitoyable rigueur

1. Deux importants traités légistes nous sont parvenus, ceux de Shang Yang (env. 390-338) et de Han Fei (ou Han Feizi, 280-233). Ils ont été présentés et traduits par Jean Levi : Shang Yang, *Le Livre du prince Shang* (Flammarion, 1981, 2005) et Han-Fei-tse, *Le Tao du Prince* (Seuil, 1999).

2. *Ts'inne*.

3. *Châne-si*.

4. *Cheu houang-ti*.

que la dynastie a vite sombré dans la violence. Elle a duré 15 ans.<sup>1</sup> La guerre a repris, plus dévastatrice encore, achevant de détruire une grande partie de ce que la civilisation chinoise avait produit jusque-là. De nouveau, cependant, l'une des gigantesques armées qui s'affrontaient a eu le dessus, ce qui a mis son chef Liu Bang (un homme du peuple) et ses compagnons devant une alternative : reprendre à leur compte le nouvel ordre impérial ou revenir à l'ordre ancien des Zhou, en attribuant des fiefs à chacun. Ils ont choisi de fonder une nouvelle dynastie impériale, celle des Han<sup>2</sup>, dont Liu Bang est devenu le premier empereur. Lui et ses conseillers ont eu pour premier souci d'éviter à leur dynastie le sort de la précédente. Ils ont réussi : l'empire des Han a duré plus de quatre siècles, de -206 à 220. Il est l'équivalent de l'empire romain, mais s'est perpétué jusqu'en 1911, avec des périodes de division de plus en plus courtes au fil des siècles. Après le désordre de la brève période républicaine (1912-1949), les dirigeants de Pékin l'ont reformé une fois de plus.

1. Sur ces événements, lire l'excellente monographie de François Thierry, *La Ruine du Qin. Ascension, triomphe et mort du premier empereur de Chine* (Vuibert, 2013).

2. Ne pas prononcer *Anne*, mais *Hanne*, avec un *h*- guttural.

Le légisme est donc, après les antiques institutions des Zhou, la deuxième source de la tradition politique chinoise, mais ce fait a été occulté. L'opprobre a d'abord été jeté sur le personnage de Qin Shihuangdi. Il est devenu une sorte de Néron dont aucun souverain ne s'est réclamé jusqu'à la fin de l'Empire. Seul Mao Zedong l'a fait, dans un geste de défi unique. Le rôle du légisme a aussi été occulté par la restauration confucianiste qui a eu lieu sous les Han. Quand l'empereur Wu des Han (r. 141-87) en a fait la religion d'État, il a agi comme l'empereur Constantin (r. 306-337) lorsqu'il a fait du christianisme celle de l'empire romain. Ce confucianisme officiel n'était pas un retour à Confucius, mais à la tradition que Confucius avait tenté de raviver, celle qui remontait au début des Zhou. Il en est résulté une combinaison de la pratique légiste du pouvoir et de l'idéal que représentait l'ordre ancien dont avait rêvé Confucius. C'était une combinaison contre nature, car en leur temps les légistes n'avaient cessé de ridiculiser les nostalgiques de ce monde disparu. Mais elle a été redoutablement efficace parce que le légisme livrait les instruments du pouvoir tandis que le confucianisme fournissait la formule d'un ordre hiérarchique ritualisé doublé d'une morale fondée sur le respect absolu

de l'autorité, celle du souverain, du père, de l'aîné ou du mari. Cette combinaison a dès lors formé le cœur de la tradition politique chinoise. Elle n'a pas toujours été perçue parce que la doctrine légiste veut que l'essentiel du pouvoir soit exercé de façon secrète et que les régimes impériaux successifs s'en sont par conséquent rarement réclamés ouvertement. Ils ont préféré mettre en avant la grandeur de l'ordre moral qu'ils faisaient régner par les rites.

Dans cette synthèse, le rôle de Confucius a été le suivant. Pour occulter la violence dont était sorti le nouveau pouvoir, les idéologues de la cour des Han ont présenté la dynastie qu'ils servaient comme la suite naturelle d'une histoire beaucoup plus ancienne. Ils ont reconstitué des documents qui avaient échappé à la destruction, en ont fait des livres canoniques et les ont placés sous l'autorité de Confucius parce qu'il avait étudié certains d'entre eux, les avait recommandés à ses disciples et s'était soucié de leur transmission. Ils ont fait de lui le saint patron du nouvel édifice. Ces livres canoniques<sup>1</sup> constituent depuis lors le pendant

1. Ils sont au nombre de cinq : le *Livre des poèmes* (*Shijing*), le *Livre des documents* (*Shujing*), le *Livre des rites* (*Liji*), le *Livre des mutations* (*Yijing*) et les *Printemps et automnes* (*Chunqiu*), une chronique.

chinois de l'Ancien Testament : il s'agit d'un assemblage de textes hétérogènes, remontant à diverses époques, mais censés raconter une seule histoire. L'une des grandes différences est que l'Ancien Testament relate l'histoire d'un petit peuple remuant et rebelle tandis que le canon "confucianiste" célèbre celle d'un ordre destiné dès l'origine à tout embrasser.

Cette synthèse paradoxale s'est incorporé d'autres traditions, notamment le taoïsme politique que résume le *Daodejing*<sup>1</sup>, le fameux *Livre de la Voie et de la Vertu*<sup>2</sup>, qui est un manuel de gouvernement. Il recommande au souverain de se faire plus que mystérieux : insondable et comme absent. Il lui conseille de cacher les instruments de la violence qu'il détient et de gouverner de façon insensible, en laissant ses sujets vaquer à leurs affaires et en veillant à ce qu'ils ne pensent à rien d'autre. Ce n'est pas un hasard si des empereurs de toutes les dynasties ont commenté ce texte qui passe chez nous pour mystique pure.

1. *Tao-te-tsing*.

2. Titre que l'on devrait traduire par *Livre de la Voie et de sa Vertu*, c'est-à-dire de sa puissance. Arthur Waley l'a rendu par *The Way and its Power* (Allen & Unwin, Londres, 1934, réédité). Je considère sa traduction comme la meilleure parce qu'elle replace le texte dans son époque, l'antiquité préimpériale.